

# Un dimanche matin à Montreux, il y a cinquante ans

Autor(en): **M., Alex**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 51

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183949>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Un dimanche matin à Montreux, il y a cinquante ans.**

La génération actuelle ne peut guère se représenter le Montreux d'autrefois. Une antique auberge, celle du père Chardon, suffisait alors aux quelques étrangers qui visitaient la contrée et aux citadins qui venaient s'y promener le dimanche. Au lieu de cette gracieuse et élégante succession de pensions ou d'hôtels grandioses semés pittoresquement sur tout le parcours de Vevey à Montreux, on ne rencontrait que des vignes et de loin en loin une *capite*, petit réduit pour les outils du vigneron et lui servant d'abri pendant les pluies subites, mais qui ne diminuaient guère la monotonie des murs qui bordaient la route. La baie de Clarens s'élargissait et se prolongeait alors des Bassets à Clarens, dominée au nord par l'austère aspect des Alpes vaudoises.

Nous retrouvons dans nos paperasses quelques notes tirées d'un roman de Louis Cochard, publié vers 1834, et qui donne quelques détails assez curieux sur les mœurs d'alors. Nous commencerons par

LA BOUTIQUE DU BARBIER

qui contraste singulièrement avec l'article publié dans le dernier numéro du *Conteur* sur le barbier américain. Nous citons, en éliminant les digressions inutiles :

« ... L'Anglais et maître Dufour franchirent avec précaution un escalier à jour, dont les degrés de bois étaient fort usés par le frottement hebdomadaire de la chaussure ferrée des honnêtes habitués. Une petite galerie externe, comme celles de l'Oberland, les conduisit à la porte d'entrée ; puis, traversant la cuisine, où brillaient des casseroles de cuivre et des plats d'étain, ils se trouvèrent enfin dans une petite chambre chétivement meublée, mais pleine de bruit et de monde. Il y avait là une vingtaine d'honnêtes faces de paysans, à la barbe de huit jours, en camisoles de bure aux manches trouées, en pantalon de serge gras et terreux, en cravates roulées et bariolées, en gros souliers et en bonnets gris ou blancs... »

L'auteur nous fait visiter ensuite la forge, la laiterie, etc., le dimanche matin. Nous en donnerons quelques fragments, si celui-ci est goûté des abonnés du *Conteur vaudois*. Alex. M.



Je prenais le café au Casino-Théâtre, dimanche, vers une heure de l'après-midi, attendant un de mes amis, lorsque j'entendis un bruit insolite dans l'escalier et de temps à autre un de ces bons rires qu'un financier heureux sait si bien faire sortir de sa personne ; une longue file de gens endimanchés, souriants, guillerets, le nez en trompette, envahissaient le théâtre. Ce ne sont pas des actionnaires, pensai-je, qui viennent discuter de leurs intérêts, car j'ai toujours remarqué, qu'à part les cas où ils sont peu nombreux, ces gens-là ont généralement une figure triste et morne, où se lit la longue habitude des déceptions et des déboires. — J'en étais à regarder, lorsque je me sentis tirer par l'habit : « Dépêchons, dépêchons, si nous voulons trouver encore de la place, » me dit mon assaillant. « Ah ! c'est vous... pourquoï donc... ? » « Chut, vous verrez assez. » « Mais mon café... Malheureux ! » « c'est votre vermouth que vous voulez dire ;

nous allons dîner ; » et pour preuve, il m'entraîne dans la salle du restaurant, qui présentait le plus réjouissant aspect.

Bah ! pensai-je, si tu n'as pas le plaisir des dents, tu auras celui des oreilles ; tout ce monde si gai ne peut manquer de dire de fort jolies choses ; je me laissai donc faire et bien m'en prit, car j'étais au milieu de la *Société vaudoise des carabiniers*, à une de ces séances dont la gaieté et l'entrain sont connus et où j'avais toujours souhaité d'assister.

Après avoir fait connaissance avec mes voisins, je me préparai à recevoir de mon mieux le potage. Il fit son entrée au milieu des causeries, meilleurs apéritifs que toutes les drogues issues du cerveau-cornue des apothicaires, et de tout un cliquetis de flacons et de verres. On se sentait dans un de ces bon milieux vaudois, où chacun cherche à s'entendre et à fraterniser. La joie coulait à flot des verres et rayonnait sur tous les visages, lorsqu'une voix, s'élevant de la table du comité, fit tout rentrer dans le silence et annonça l'ouverture de la séance et de la distribution des prix.

Tout bruit cesse, sauf une légère rumeur de mastication, qui prouve que chacun ne se croit pas assez vengé de son appétit sur le rosbif et la choucroute ; l'on suit avec recueilleusement le dépouillement de l'étagère et plus d'un, dans la fièvre de l'attente, oublie de manger, de boire même, regardant d'un œil mélancolique ces beaux prix fuir sans s'arrêter devant lui.

Lorsque la dernière cuillère eut disparu de l'étagère, le major de table porta le toast à la patrie et rendit nouveau dans son éloquent discours ce sujet depuis si longtemps traité ; il présente ensuite une splendide coupe offerte aux carabiniers vaudois par la Société de tir de Mâcon et souhaite la bienvenue à une députation des tireurs du Chablais ; celle-ci, par son président, assura l'assistance des bons sentiments qui unissent notre patrie à la France.

La série des productions particulières était ouverte ; M. Reisser en profita pour se hisser sur un siège et nous chanter de désopilants couplets sur les tireurs maladroits. Pendant ce temps, un certain Monsieur, tout souriant, se glissait dans les rangs de l'assemblée, coiffant les *ménage-cartons* d'un merveilleux bonnet d'âne, qui leur allait à ravir.

Notez que tout ceci était varié par les productions de l'*Harmonie*, de Lausanne. M. Junod nous fit entendre le *trompette de Seckingen*, si souvent applaudi au Tir fédéral, et nous prouva qu'il n'était pas besoin de venir d'Outre-Rhin pour exécuter à satisfaction une œuvre musicale.

Mais voici qu'une sorte de païsan, très pochard, se présente et nous entonne, dans la langue de ses pères, un discours sur les déboires que lui a fait subir son action du tir, qui de verte aurait blanchi de misère dans son tiroir ; il ne sait pas au juste tout ce que cela veut dire, mais il pense que ces gens attablés autour de lui pourraient bien y être pour quelque chose.

A peine a-t-il fini que quelques jeunes tireurs entonnent une douce romance qu'on applaudit fort, ce qui leur donne l'idée de nous faire jouir des charmes harmoniques de la *Montée du Pont*. M. Junod, n'aimant pas qu'on empîete sur son domaine, donne un signal et... personne ne s'en plaint, pas même nos héros, qui nous gratifient d'une scène d'équitation pleine de situations touchantes et imprévues et qui est redemandée. Je profite de l'occasion pour signaler un *carton-chapeau* inventé par ces messieurs et qui a eu un succès fou.

Un de ces Anglais hyperboliques, favorisé, rouge-tuile, nous vient aussi raconter, dans le langage qu'on sait, ses sentiments national beaucoup sur iune petit voyage ai Péri... Aoh !... M. Maurer laisse à peine le temps à notre rate de rentrer en elle-même et l'abandonne gravement compromise à M. Piotet, qui ne la peut plus guérir.

Ce n'est qu'aux accents mâles de notre ami César K., qui vient encore, en nous rappelant le Tir fédéral, nous chanter l'hymne à la patrie de Ch. Rambert, qu'elle redevient sérieuse, pour ne se permettre plus que de légers écarts.

L. V.

